

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. GASTÉ AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Mission Saint-Pierre, lac Caribou, 15 mars 1898.

Mon révérend et bien cher Père,

Nous n'avons reçu que bien tard la triste nouvelle de la mort de notre si aimé et si regretté Supérieur général, le T. R. P. Soullier. Inutile de vous dire combien vive a été notre peine et avec quelle amoureuse et scrupuleuse exactitude nous nous sommes empressés de remplir toutes les prescriptions de la Règle en pareille occurrence. La seule pensée qui tempère notre douleur, c'est celle qui nous montre ce chef de la Famille comme déjà en possession du bonheur et de la gloire que lui ont valu tant de vertus et de travaux accomplis par son grand zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Du haut du ciel, il continuera, je n'en doute point, à veiller sur sa famille de la terre et obtiendra, de l'infinie bonté de Dieu pour chacun de ses enfants, la grâce de vivre jusqu'à la fin en véritable Oblat de Marie Immaculée.

C'était au printemps passé que j'écrivais pour la dernière fois au T. R. P. Soullier. Je lui témoignais toute notre joie de la prochaine visite de Mgr Pascal annoncée pour la belle saison, et lui promettais le récit de cette tournée pastorale. Hélas ! j'étais bien loin de penser alors que ce serait à l'un de ses assistants que j'aurais à l'adresser

parce que lui-même aurait quitté cette terre pour un monde meilleur.

Vous auriez déjà reçu dans le cours de l'hiver qui s'achève ce petit compte rendu, si la maladie dont j'ai été atteint après l'avoir commencé, n'était venue l'interrompre.

Au bonheur que nous éprouvions à la pensée de voir pour la première fois, au lac Caribou, notre bien-aimé vicaire apostolique, se joignait cependant une certaine préoccupation relativement à l'époque fixe de son arrivée, car nous nous proposions de faire à Sa Grandeur une réception aussi solennelle que nous le permettaient nos faibles ressources, et cela ne pouvait avoir lieu que si nos sauvages étaient alors présents à la Mission. Sans doute nos chers sauvages n'eussent pas eu de plus grand plaisir que d'attendre, même très longtemps au besoin, l'arrivée de Monseigneur, mais la rareté du poisson dans nos parages à cette époque leur en interdisait la pensée. Deux fois déjà, les années précédentes où la visite épiscopale leur avait été annoncée, ils s'étaient réunis à la Mission pour attendre le *grand priant ;* ils y avaient tant souffert de la faim, qu'ils paraissaient, au moment de la séparation, de véritables squelettes. Si encore, en récompense de pareilles privations, ils avaient eu la joie de voir Monseigneur, d'entendre ses instructions, ses conseils autorisés, d'être bénis de sa main et de recevoir l'onction sainte qui fait le parfait soldat du Christ, mais non. Pour causes de santé ou autres indépendantes de sa volonté, Monseigneur ne put faire la visite promise et nos pauvres sauvages durent repartir bien désappointés. Voilà pourquoi, devenus plus circonspects cette fois à la nouvelle annonce de la visite épiscopale, ils jugèrent sage d'aller stationner à quelque place de pêche, où ils pourraient vivre et se préparer quelques provisions de poissons secs

pour leur permettre de séjourner à la Mission au temps où Monseigneur y serait présent. Ils ne devaient nous revenir que deux ou trois jours avant l'époque présumée de l'arrivée de Sa Grandeur.

D'après nos calculs, le plus tôt que Monseigneur pût nous arriver, c'était le vendredi soir ou le samedi. Dès le lundi, j'envoyai le R. P. Ancel, avec deux hommes, pour aller à sa rencontre à un détroit de notre grand lac appelé la *Souche brûlée*, à une grande journée de marche de la Mission. C'était l'unique place où le canot épiscopal ne pouvait passer sans être aperçu de nos pacifiques éclaireurs. Malheureusement ceux-ci ne purent aller plus loin, un gros vent d'avant les obligea à camper en route, mais ce vent qui leur était contraire était favorable à Monseigneur ; il était pourtant si violent, qu'on n'aurait pas osé croire que Sa Grandeur pût affronter de pareilles vagues sur un lac aussi étendu dans un frêle canot d'écorce, et voile déployée surtout. Il est vrai que les hommes qui conduisaient ce canot et à la discrétion desquels Monseigneur s'était confié, n'en étaient pas à leur coup d'essai. Bien que ces intrépides bateliers ne connussent guère la crainte, il y eut néanmoins un moment de sérieuse anxiété pour tous : ce fut lorsque le guide brisa tout à coup son aviron en luttant contre la violence des flots qui tendaient à emporter l'embarcation en dehors de la route. Grâce à cette course vertigineuse du canot, Monseigneur put parcourir en un seul jour l'espace qu'on ne franchit guère en moins de trois jours, et devancer ainsi le R. P. Ancel à l'endroit où celui-ci se proposait d'attendre Sa Grandeur. Comme Monseigneur ne connaissait point ce projet de rencontre, il passa outre et alla camper assez loin de là. Selon toute apparence, ce devait être assez proche du lieu où était campé le R. P. Ancel avec ses hommes. La fréquence d'îles dans cette partie du lac ne leur permit

pas de se voir. Le soir, le vent avait changé de direction, et une tempête, plus forte que celle qui venait de finir, dura toute la nuit et la journée du lendemain. Personne ne put bouger de son campement. Celui de Monseigneur n'était pas des plus confortables ; c'était une île de roches brisées où l'on put à peine trouver l'espace voulu pour dresser la tente. Le mercredi matin, la tempête s'apaisa. Monseigneur et le R. P. ANGEL reprirent leur route en sens opposé. Une petite brise du sud favorisait un peu la marche de Monseigneur. Il approchait ainsi tranquillement de la Mission quand, tout à coup, un de nos sauvages aperçut au loin, sur le lac, le canot épiscopal. « C'est sûrement le canot du *grand priant* », pensa-t-il, et aussitôt il vint pour me l'annoncer, mais le missionnaire étant au confessionnal, il fit part de sa conviction au F. SCHMIDT. Celui-ci n'en voulut rien croire d'abord. Cependant le canot approchait toujours et notre sauvage persistait dans son affirmation. En tenant les yeux fixés dans la direction où l'on apercevait l'embarcation, il distingua tout à coup le pavillon qui flottait à l'avant. Dès lors plus de doute. Le Frère vint me prévenir au confessionnal, je ne tardai pas à en sortir. Déjà on apercevait deux pavillons flottant, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du canot ; c'étaient les deux drapeaux français et anglais. « Hélas ! hélas ! quelle mésaventure, m'écriai-je, nous ne sommes point prêts et nos sauvages ne sont pas encore arrivés. » Immédiatement je donnai ordre au Frère d'arborer aux mâts du chemin et à la tour du clocher les pavillons qui leur étaient destinés. Pendant ce temps, les quelques Montagnais présents se réunirent à la maison, s'armèrent de fusils et commencèrent une fusillade aussi nourrie qu'ils purent. Quelques instants après Sa Grandeur abordait au rivage où votre serviteur et le F. SCHMIDT s'étaient déjà rendus pour lui souhaiter la bienvenue. Après avoir

reçu l'un et l'autre la bénédiction et l'accolade de notre premier pasteur, je m'excusai de n'avoir pu donner à cette réception toute la solennité que nous nous proposions de déployer. Monseigneur comprit mon désappointement et voulut bien m'en consoler ; il bénit ensuite le petit groupe de personnes accourues à sa rencontre, puis se dirigea avec nous vers la chapelle pour y adorer Notre-Seigneur. En se retirant, Monseigneur jeta un coup d'œil sur la décoration de cet humble sanctuaire qu'il voulut bien trouver de son goût. Sa Grandeur nous était arrivée vers les 3 heures et demie de l'après-midi. La soirée se passa à se communiquer les nouvelles.

Cependant, il était urgent de faire prévenir de l'arrivée de Monseigneur nos sauvages fixés, comme je l'ai dit plus haut, à une place favorable de pêche. L'un de ceux qui étaient présents à la Mission voulut bien se charger du message. Il partit, décidé à se rendre jusqu'au camp sans s'arrêter, bien que la nuit dût le surprendre en route. Il eut juste le temps d'arriver avant le commencement d'une sorte de nouvelle tempête qui dura deux jours et fut suivie d'une pluie torrentielle de même durée. Nous comptions que nos ouailles arriveraient d'assez bonne heure le lendemain, dans la matinée. Quel ne fut pas mon désappointement, à mon réveil, en entendant le mugissement d'un gros vent du sud ! « C'est sans doute le diable, pensai-je, qui, redoutant le bien que la présence de Monseigneur doit produire, suscite tous les obstacles en son pouvoir pour en arrêter les effets. Comment nos sauvages pourront-ils affronter de pareilles vagues ? Le vent ne leur est pas contraire, il est vrai ; mais il est trop violent pour des canots, et surtout pour pouvoir voyager en famille. »

Malgré tout, dans l'après-midi, nous vîmes apparaître au large bon nombre d'embarcations ballottées de la

belle manière, comme vous vous le figurez bien, et que montaient des hommes et des jeunes gens plus osés ou plus libres de leurs personnes; quant aux vieillards, aux femmes et aux enfants qui restaient encore au camp, ils n'attendaient qu'un peu d'accalmie pour s'embarquer à leur tour. Le soir, nous avions déjà assez de monde pour avoir une réunion à la chapelle. Nous chantâmes à Monseigneur une cantate en montagnais, puis je donnai lecture de l'adresse que je me proposais de lire sous l'arc de triomphe, au bord du lac, si toutes choses s'étaient passées comme nous les avions projetées. Monseigneur prit ensuite la parole en montagnais et, avec la facilité qu'il a à manier cette langue, il sut du premier coup se gagner l'affection et la sympathie de l'auditoire. En terminant, Sa Grandeur voulut bien adresser aux missionnaires quelques paroles du cœur et de nature à soutenir leur courage. La bénédiction du Très Saint Sacrement suivie de la grande prière du soir, récitée en commun alternativement, termina ce premier exercice. Le lendemain matin, tous les sauvages présents assistèrent à la messe épiscopale.

Cependant la tempête continuait toujours, un peu moins violente toutefois que la veille. Dans l'après-midi, le R. P. Ancel nous revint enfin avec ses deux hommes, passablement trempés par la pluie. Nous vîmes arriver ensuite, successivement, les familles qui n'avaient pu venir la veille. Ces braves gens montrèrent bien leur bonne volonté et eurent du mérite à affronter pareil temps et pareils dangers. Les autres familles campées le long du chemin parcouru par Monseigneur et dont il avait vu en passant les femmes et les enfants seulement, parce que les hommes étaient à la chasse, ne tardèrent pas non plus à arriver à la Mission. A la réunion du soir, la chapelle était remplie. Monseigneur voulut bien parler

de nouveau, prenant pour thème de son discours quelques-unes des pensées exprimées dans l'adresse de la veille. Il sut les accentuer et les développer, comme je le désirais. Nul doute que les paroles de l'évêque firent une impression sensible sur ses enfants.

Le lendemain, samedi, après la messe de Sa Grandeur, nous avertîmes tout le monde que nous serions, le R. P. Ancel et moi, à la disposition de tous pour les confessions ; et comme Monseigneur avait bien voulu se proposer d'aider les missionnaires, j'invitai les anciens communiants à s'adresser de préférence à Sa Grandeur. Nous nous réservâmes de préparer, en les confessant, les nouveaux communiants du lendemain, car, comme nos sauvages n'étaient point arrivés ainsi que la chose était convenue, deux jours avant la venue de l'évêque, nous n'avions pu donner la dernière main à leur préparation.

Pour exercer les enfants de chœur aux cérémonies épiscopales du dimanche, Monseigneur voulut bien sacrifier la récréation de midi et se faire lui-même leur instructeur et le nôtre, car tous nous désirions faire les choses aussi bien que possible.

Si le F. Guillet eût été présent à la Mission, il eût pu tenir l'harmonium, et Monseigneur aurait célébré la messe pontificale avec diacre et sous-diacre. En l'absence de ce cher Frère, le R. P. Ancel dut prendre sa place et votre serviteur remplir alternativement, près de Sa Grandeur, les fonctions de prêtre assistant, de diacre et de sous-diacre. Nos enfants de chœur et porte-insignes s'acquittèrent convenablement de leurs fonctions, tant au trône qu'à l'autel. Le chant du *Kyrie* fut vraiment imposant par l'ensemble majestueux des voix ; le *Gloria* et le *Credo* furent moins enlevés ; il n'était pas au pouvoir de tous d'en suivre les paroles sur leurs

livres ou de se les rappeler de mémoire comme celles du *Kyrie*. A l'offertoire, le R. P. Arcel ayant entonné le cantique montagnais de la sainte communion, toutes les voix s'unirent de nouveau pour continuer dans un ensemble harmonieux et pieux à la fois. A la communion, presque tous les fidèles en âge de s'approcher de la sainte table eurent la consolation de recevoir des mains de Sa Grandeur le pain céleste qui rend le cœur fort, suivant l'expression de nos sauvages. Une dizaine de personnes, qui n'avaient pu trouver la veille le temps ou la facilité de se confesser pour leur première communion, furent ajournées au lendemain. L'action de grâces achevée, Sa Grandeur se retire, en bénissant l'assemblée, dans le même ordre qu'Elle avait fait son entrée.

Malgré notre pauvreté habituelle, nous pûmes paraître, au repas qui suivit, riches une fois en passant. Un de nos sauvages avait eu la bonne idée d'aller faire un tour de chasse ; il eut la chance de tuer une outarde, dont il nous fit présent. L'outarde parut avec honneur sur la table épiscopale ; quant au plat de viande sèche qui l'accompagnait, il fit triste figure pour le quart d'heure et ne reçut que dédain... Au dessert, nous fûmes heureux de trouver quelques petites friandises que nous tenions de la générosité de parents ou de bienfaiteurs, et que nous gardions soigneusement en réserve pour la circonstance.

Pendant le dîner, Monseigneur nous manifesta son contentement de la manière dont toutes les cérémonies s'étaient effectuées, du chant de nos sauvages, de leur piété simple. « Vous avez de bons fidèles, ajouta-t-il, et ils me paraissent instruits ; le bien se fait ici, c'est évident. Continuez, mes chers Pères, à vous dépenser pour la gloire de Dieu et le bien de ces chères âmes. »

L'après-midi, comme la matinée, devait être bien

rempli. Après un temps raisonnable consacré au délassement et à la récréation, la cloche nous rappelait de nouveau au pied de l'autel pour les vêpres solennelles et les cérémonies de la confirmation. Le *Magnificat* chanté, Monseigneur, revêtu de la chape, mitre en tête et crosse en main, quitte son trône et, de la table de communion, adresse aux confirmands une petite allocution en montagnais. Il entonne ensuite le *Veni Creator* et marque du saint chrême ces chers enfants des bois. Pendant ce temps, le R. P. Ancel accompagnait sur l'harmonium le *Veni Creator*, traduit en montagnais ; on le chanta avec un ensemble et un entrain remarquables. Après l'administration du sacrement de confirmation eut lieu la cérémonie de la rénovation des vœux du baptême par les nouveaux communiants. Le fauteuil de Monseigneur fut placé sur le marchepied de l'autel ; Sa Grandeur s'y assit, le livre des Saints Évangiles fut déposé sur ses genoux, et les nouveaux communiants vinrent deux à deux s'agenouiller à ses pieds, jurant, la main droite sur l'Évangile, d'être fidèles à la loi de Jésus-Christ. Le tout se fit avec ordre et se termina par le salut solennel du Très Saint Sacrement.

Notre évêque paraissait vivement ému en contemplant la divine Hostie exposée dans l'ostensoir reposant sur un gracieux thabor, au milieu de candélabres et de fleurs aux couleurs vives et fraîches, dons de nos parents et bienfaiteurs de Laval ; en entendant, dans la plus reculée de ses Missions, les chants pieux des plus pauvres de ses enfants. Missionnaires et fidèles, tous partageaient l'émotion et le bonheur de leur premier pasteur. Ce dimanche fut vraiment une journée du bon Dieu.

A la messe du lendemain, Sa Grandeur eut la consolation de faire communier ceux qui, la veille, n'avaient pu s'approcher de la table sainte, et de les confirmer.

Dans l'après-midi, Monseigneur voulut encore réunir une dernière fois tous les hommes pour leur donner les conseils que lui inspiraient sa sagesse et son dévouement pour leurs intérêts spirituels et temporels.

La matinée du mardi fut employée aux préparatifs du départ. L'après-midi, vers 2 heures, Sa Grandeur était prête à s'embarquer; nos sauvages n'avaient garde d'être absents pour les adieux et la cérémonie traditionnelle de la poignée de main. Ils se réunirent donc à cet effet sur les bords du lac, et, pour éviter toute confusion, je les fis ranger sur deux rangs de chaque côté du chemin. Monseigneur put ainsi donner à tous une poignée de main et les bénir. La cérémonie terminée, Monseigneur monta dans son canot et, avec lui, le R. P. Ancel, qui devait, ainsi que le F. Schmidt et nos orphelins, faire, un bout de chemin, la conduite à Sa Grandeur. L'évêque donna le signal du départ en élevant et balançant son chapeau vers la foule. On répondit à ce salut par un *wotsié* général; puis la fusillade, qui avait commencé à la sortie de la maison, continua avec un redoublement d'intensité. La cloche de la Mission mêlait ses sons argentins à ces détonations, qui continuèrent tant que le canot où se trouvait notre Père bien-aimé fut visible à l'horizon.

Tel est le récit de la visite que Mgr Pascal fit, ici, l'été dernier. Une plume mieux exercée l'eût rendu plus intéressant : *Nemo dat quod non habet*. Tout imparfait que soit ce petit travail, veuillez n'y voir que le désir de vous être agréable en vous mettant au courant de ce qui concerne notre chère Mission Saint-Pierre du lac Caribou, et agréez, mon révérend et bien cher Père, l'expression de l'affection et du dévouement avec lesquels j'ai l'honneur de me dire votre humble frère en N.-S. et M. I.

A. Gasté, o. m. i.